

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Après le théâtre des collégiens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 113-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Photo A. Pôt

La prière de saint Maurice, pendant le massacre
(3e tableau)

De g. à dr. : Le héraut (Pierre-Claude Gardaz), Candide (Daniel Pilloux),
Maurice (Jean-Jacques Bagnoud), Exupert (Jean-Pierre Gross).



Photo A. Pôt

Aman, confondu, se traîne aux pieds d'Esther ; Assuérus survient
(Acte III, scène 6)

De g. à dr. : Esther (Mlle Josy-Anne Crittin), Aman (M. Michel Dami), Assuérus (M. Pierre Raboud).

APRES LE THEATRE

Saint-Maurice, c'est le Collège et le Collège, c'est Saint-Maurice. Pour qui ne connaîtrait pas déjà cette vérité, elle serait évidente dès l'entrée en gare... d'Agaune. La porte du buffet franchie, on entend en effet parler du théâtre. Et, cette année-ci, on pourrait dire, sans jeu de mots : parler *Esther*.

C'est ainsi que M. Michel Favarger, de *La Liberté* (Fribourg), présente le théâtre du 150^e anniversaire du Collège, qui vient de fermer ses portes sur un beau succès. Les autorités ainsi que les professeurs, par leur appui et leur compréhension ; les divers responsables, par leur long travail ; les sociétés du Collège, par leurs efforts persévérants, ont contribué à faire de ces journées une réussite d'équipe que l'on n'osait guère espérer. Au public, particulièrement nombreux cette année, la Presse romande s'est jointe pour dire sa satisfaction ... et ses critiques.

Le rédacteur du *Messenger des Alpes* (Aigle) se félicite du choix des pièces présentées dans lesquelles il voit un hommage à la double culture que des générations de jeunes gens ont reçue au Collège :

L'excellent collègue qui, depuis toujours, nous semble-t-il, est le pendant et le complément de la royale Abbaye de Saint-Maurice, fête cette année le 150^e anniversaire de sa création. Ses dirigeants ont saisi cette occasion pour présenter au public fidèle de ses représentations un spectacle serrant de tout près — sinon s'y confondant — la tradition de la maison. La double tradition devrions-nous dire. Tradition de la culture classique, tradition chrétienne. La première ne saurait être mieux servie qu'en présentant un Racine ; quant à la seconde elle ne pouvait être mieux suivie qu'en magnifiant et en rendant perceptible au public le sacrifice de la Légion thébaine, dont le chanoine Poncet a su tirer un jeu scénique d'une rare puissance évocatrice.

Si différentes que soient les deux œuvres dans leur genre et dans leur style autant que dans leur époque, elles se rejoignent tout de même dans leur ligne générale et dans leur fin dernière. L'une et l'autre rendent hommage au sacrifice librement consenti et à la soumission à la volonté de Dieu.

Et qu'on se rassure, la similitude du but ne signifie pas que le spectacle soit monotone. Au contraire, l'extrême différence de style et d'époque fait que ces deux pièces, tout en étant complémentaires, constituent un programme de choix et de valeur auquel nous avons pris un plaisir infini, jeudi, lors de la répétition générale, à laquelle la presse était conviée.

M. Léon Savary, dans *La Tribune de Genève*, dit son anxiété de voir reprendre en salle *La Passion des Martyrs d'Agaune* qu'il avait aimée en plein air, à Vérolliez, en 1940 :

Le programme comportait d'abord *La Passion des Martyrs d'Agaune*, du chanoine Louis Poncet, un Genevois. Ce drame, ou jeu de scène, avait été joué en 1940, en plein air, sur la plaine de Vérolliez, qui est proprement « le champ des Martyrs ». Ayant assisté à cette représentation, dans le cadre admirable de la nature, je me demandais ce que le spectacle donnerait dans une salle, et sur une scène plutôt exigüe. Eh bien ! l'expérience est très favorable. Un décor adroit a permis que le déploiement de la figuration se fit dans de bonnes conditions. Et je crois même que la représentation en salle facilite la compréhension du texte de ce très beau poème en prose.

C'était presque une gageure que de faire jouer une pièce aussi dense et dépouillée par de tout jeunes gens, dont la plupart montaient pour la première fois sur les planches. Ont-ils tenu la gageure ? M. H.-F. Berchet, de *La Tribune de Lausanne*, le prétend :

Le drame de Louis Poncet fut enlevé avec talent par cinq jeunes gens qui méritent d'être vivement félicités. Résultat d'une préparation excellente, l'action se déroula à un rythme soutenu, qui contribua grandement à faire ressortir l'intensité de l'action.

Ce n'est que partiellement l'avis de Gilles dans le *Nouvel-liste valaisan* :

Un drame complexe présenté en de si brèves pages exige des acteurs un effort qui souffre mal un relâchement ; chaque parole, chaque geste doit porter. Si *Candide* et le *Héraut* y sont parvenus, leurs trois partenaires bénéficièrent d'une réussite moindre ; ils sont trop encore liés par les habitudes d'une récitation scolaire, mais ils ne déméritent nullement ; ils ont compris leur personnage, mais une certaine gaucherie empêche qu'on le voie.

M. Sylvain Maquignaz, dans *Le Courrier* (Genève), exprime nettement son embarras :

Il est, je l'avoue, difficile de juger le jeu des acteurs dans *La Passion des Martyrs*. La sobriété est voulue ; la discrétion dans l'évolution scénique, concertée. C'est comme un dessin linéaire qui nous laisse le soin d'imaginer ombres et détails ; l'esprit ne doit pas être distrait de sa méditation, de sa contemplation profonde du mystère, par un attachement trop sensible au spectacle lui-même... C'est d'ailleurs tout le problème de l'art religieux. Alors, on perçoit ou on ne perçoit pas. Je suis persuadé, à l'attitude de la salle, qu'elle a perçu. L'éloge est complet, ici, si l'on peut dire que les acteurs sont restés discrets, n'ont fait aucun faux pas. Cette exigence a été respectée, donc l'éloge est mérité.

M. Henri Werlen (*Feuille d'Avis de Lausanne*) connaît la prédilection du directeur du théâtre pour Racine, et il s'en félicite :

Racine, cher aux étudiants de Saint-Maurice, paraît souvent à l'affiche de leurs représentations théâtrales. Ils ne pouvaient, en cette année jubilaire, faillir à la tradition. Mais, après le témoignage du Martyr d'Agaune, la note religieuse devait être maintenue. Aussi le choix d'*Esther* était-il judicieux, puisque, avec cette tragédie, Racine renonça à traiter l'amour païen et à faire de la littérature profane.

« *Esther* exige une contribution plus complète de la part des interprètes », note H.-F. Berchet, qui a remarqué des « manques évidents de rodage » à la générale. « Mais, dit-il, le résultat, dans son ensemble, est excellent et il serait injuste de s'arrêter à des incidents, non à des défauts. » Dans le *Nouvelliste*, Gilles donne bien l'impression générale de la critique :

M. Raboud, dans le rôle d'Assuérus se montre égal à lui-même, c'est-à-dire excellent, pleinement à son aise dans ce rôle de prince violent et magnanime. Mlle Josy-Anne Crittin incarne Esther, personnage extrêmement délicat. Au premier abord, je lui ai fait grief d'une certaine sécheresse, d'un manque de tendresse envers son époux, tellement elle jouait avec mesure et discrétion. J'avais tort ; cette mesure et cette discrétion ont été voulues par Racine et Mlle Crittin nous donnait en le suivant, la meilleure preuve de la finesse de son interprétation. Esther en effet, M. Viatte l'a très justement relevé, est « une créature de grâce et dont la démarche, en cette histoire, ne pèse sur rien d'humain ».

Elise (Mlle Yvonne Payot) et Zarès (Mlle Roselyne Giovanola) ont été des confidentes parfaites. MM. Gilbert Gross (Mardochée) et Michel Dami (Aman) donnent à leur personnage l'ampleur et la vigueur qu'il exige. J'ai trouvé même dans leur jeu, les rudiments

d'un métier que M. Raboud possède et qui rend leur prestation comparable à la sienne.

M. Maquignaz estime, contre tous ses confrères, que le chœur des tragédies de Racine est « un agrément que l'on pourrait supprimer ». Non, lui répond Gilles, le chœur « porte la pièce et, somme toute, en forme l'essentiel ». M. H. Werlen, sans prendre parti dans la querelle, souligne le plaisir que la musique de Moreau et ses interprètes procurèrent à chacun :

Si, dans sa préface, Racine rend avec raison un témoignage de reconnaissance à Jean-Baptiste Moreau, l'auteur de la partie musicale, nous devons en dire autant des interprètes dirigés par M. le chanoine Marius Pasquier : l'orchestre du collège, M. le chanoine Georges Athanasiadès au clavecin, le soliste Roland Fornerod, baryton, et même le chœur des petits chanteurs dont la gorge ne trahit pas, comme le craignait un peu M. Paul Pasquier, la beauté de cette musique.

La critique, dans son ensemble, se plut également à relever la beauté des décors et costumes dus aux talents complémentaires des jeunes Jean-Claude Morend et Danièle Ingnoli. M. Savary paraît en avoir été particulièrement frappé :

Il me faut signaler encore les décors étonnants, d'une originalité saisissante, de M. Jean-Claude Morend. Je crois que c'est un nom à retenir. Ce jeune peintre a conçu quelque chose de tout à fait neuf, qui associe ingénieusement l'art abstrait au figuratif, et qui m'a, je dois le dire, profondément impressionné. Son décor du troisième acte *d'Esther* est vraiment un chef-d'œuvre, je n'hésite pas à le dire.

Le principal artisan de cette réussite — personne ne s'y est trompé et tous lui en gardent une grande reconnaissance — c'est le metteur en scène Paul Pasquier, « dont la gloire n'attendait rien, mais le cœur certainement beaucoup de ce succès ». Nous rendons également hommage au dévouement de son principal collaborateur, M. le chanoine Jean-Marie Theurillat, directeur des représentations théâtrales du Collège.

* * *